

RAOUL DE KERGALE

(Pour le "Journal de Françoise")

Raoul avait vingt ans. Dans l'antique manoir
Des comtes de Kergal, il vivait, seul espoir
Et dernier descendant d'une illustre famille.
Sur son front découvert l'intelligence brille
Et son regard serein rayonne du bonheur
Qu'un innocent amour a fait naître en son cœur :
Il aime Hélène de Valbois... Dès leur jeunesse,
Ils s'étaient si souvent l'un vers l'autre inclinés
Que pour jamais leurs cœurs semblaient s'être donnés.
De ce candide amour qui ravissait leur âme
Les parents tout heureux voyaient grandir la flamme ;
Car, naissant ainsi leur sang et leur blason,
Ils rehaussaient encor l'éclat de leur maison.
Ce désir est comblé : depuis une semaine,
Raoul est assuré du cœur de son Hélène.
Ce soir, sa fiancée au château doit venir...
Ils pourront se conter leurs rêves d'avenir,
Tandis que du passé s'entreteindront leurs mères
A l'ombre du vieux buis tout festonné de lierres.
Hélène arrive enfin...

Les jeunes amoureux
S'en vont, d'un pas léger, par les sentiers ombreux
Où le soleil couchant met un décor d'artiste...
Raoul est radieux, mais Hélène est bien triste...
Depuis bientôt deux mois, et toujours à regret,
Elle craint de lui dire un pénible secret,
Cruel et dur aveu dont son amour s'afflige,
Mais qu'il faut faire enfin, car Dieu même l'exige...

"Écoutez, cher Raoul, je vous promis ma main
En dédaignant du Ciel un ordre souverain.
De nouveau, mais plus fort, je sens que Dieu m'appelle,
Il me faut vous quitter pour lui rester fidèle.
Le monde et ses plaisirs m'inspirent trop d'horreur,
Ils ne sauraient combler le vide de mon cœur.
Epris de dévouement, d'austère pénitence,
De l'orphelin, du pauvre et de la faible enfance
Je dois être la mère ; au loin, si je le peux,
J'irais me prodiguer aux peuples malheureux...
Si vous m'aimez, Raoul, faites ce sacrifice,
Qu'à jamais devant Dieu ce lien nous unisse!
Adieu, Raoul, adieu!... Croyez qu'en mon couvent
Votre cher souvenir me restera vivant..."

Raoul avait pâli, son âme était brisée ;
Embrassant du regard sa chère fiancée :
"Hélène, lui dit-il, que me demandez-vous?
Vous quitter pour jamais! Eh quoi! grandissons-nous,
Heureux d'un même amour, d'une même espérance,
Pour voir s'évanouir ces vœux de notre enfance!
Le Ciel me berçait donc d'un mirage trompeur
En charmant mes vingt ans d'un rêve de bonheur!...
Pour nos sentiers fangeux votre âme était trop pure,
Le Seigneur lui ménage une retraite sûre,
Il la veut pour lui seul... Puis-je vous en blâmer?...
Mais cependant nos cœurs étaient faits pour s'aimer!
Puisque Dieu vous appelle, allez, ma chère Hélène!
Je ne puis discuter l'ordre qui vous enchaîne:
Mais l'amour à vingt ans ne fleurit qu'une fois,
Quand Dieu parle il nous faut obéir à sa voix.
Ce cœur qui m'est rendu, je le donne à la France ;
Le soin de sa grandeur, calmera ma souffrance.
Et peut-être bientôt une vaillante mort,
En consacrant mon nom, abrégera mon sort."

Hélène prit l'habit. Sous sa bure grossière
Où pend, comme une épée, un rustique rosaire,
La noble de Valbois n'est plus, pour l'indigent,
Que l'humble sœur Hélène, au sourire indulgent.

Raoul un mois après, au deuxième Zouaves
S'engageait pour quatre ans. Ce régiment de braves,
Digne et fier héritier d'un passé glorieux,
Soutenait brillamment l'honneur de ses aïeux,
Aussi, quand éclata la guerre avec la Chine,
Il partit le premier. Raoul, on le devine,
Sergent depuis deux mois s'en montra tout joyeux.
Sans crainte, il sut braver les hasards périlleux ;
Son nom même parut à l'ordre de l'armée:
Avec sa section à moitié décimée.
Sous les feux des Boxers, il avait, à l'assaut,
Planté sur le rempart notre premier drapeau.

Mais un jour, à Yhan-Son, près la grande muraille,
Raoul, comme un héros, tomba sous la mitraille.
Il fut laissé pour mort et baignant dans son sang...
Le soir silencieux sur la plaine descend...
La nuit, espère-t-il, amènera peut-être
Pour sauver les mourants le major et le prêtre...
Fatigué par la lutte, épuisé de gémir,
Raoul s'endort. Hélas! Si loin, déjà mourir!
Sans qu'une main amie, à cette heure dernière,
Vienne panser sa plaie et fermer sa paupière!...
En un délire ardent, il revoit le manoir,
Le portail qu'embellit l'héraldique aigle noir,
La chambre recueillie où sa mère, à cette heure,
Dans le foyer désert, pense à son fils et pleure,
Les sentiers odorants aux méandres étroits,
La scène des adieux d'Hélène de Valbois.

Comme l'on voit parfois, avec l'ombre qui tombe,
En repliant son aile, une tendre colombe
Descendre de l'azur, messagère de paix,
Ainsi, rapidement, vers un buisson épais
S'avancer, sous la nuit, une cornette blanche.
Une sœur, jeune encor, vers le blessé se penche
Et recule soudain... Ce visage nerveux,
Blêmi par la douleur, ce front, ces blonds cheveux,
Ce sont des traits connus... A la clarté blafarde
De sa sourde lanterne, émue, elle regarde...
Oui, c'est bien son Raoul. Il semble sommeiller...
La sœur, comme à l'enfant qu'elle veut éveiller,
Sur le front du blessé promène une caresse
Dont la douce chaleur ranime la faiblesse...
Réveillé, le soldat regarde avec frayeur.
"Raoul, mon cher Raoul!" lui murmure la sœur,
"Ah! c'est vous, chère Hélène!... En ma triste agonie,
Je puis revoir encor votre image bénie!
Que d'un pareil bienfait soit loué le Seigneur!
Vous m'avez, pour sa gloire, enlevé votre cœur,
Et maintenant, si loin, à cet instant suprême,
Pour m'aider à mourir, il me l'offre lui-même.
Oh, merci!..." Puis tous deux ensemble, des beaux jours
Écoulés en Bretagne, ils remontent le cours.
Sœur Hélène essuya quelques furtives larmes
Que Raoul vit perler sur l'acier de ses armes...
Mais l'œil du moribond lentement se voilait,
Alors, prenant le Christ de son long chapelet,
L'humble sœur le baisa, puis, de la lèvre blême
De Raoul de Kergal, de ce mourant qu'elle aime,
Tremblante, elle l'approche en lui donnant l'espoir
D'embrasser en son nom sa mère au vieux manoir.
"Hélène, dites-lui pour calmer sa souffrance,
Que je meurs en chrétien, le cœur plein d'espérance.
Pour vous, gage d'amour, gardez ce médaillon,
Où mon sang a voilé vos traits et votre nom.
Je les porte en mon cœur au-delà de la tombe.
Au Ciel!... A vous toujours, Hélène!... Je succombe..."

Alger, 9 décembre 1905.

Marie de Siatrit.